

Jean-Hugues Larché

La fiction redoublée

Telle est la loi de la création : l'écriture dissocie l'écrivain de lui-même.

Philippe Jaworski

Aujourd'hui tu n'es rien d'autre qu'un texte en marche.

Nathan Zucherman à Philip Roth

Philip Roth cesse d'écrire des livres en 2010, à 77 ans. *Némésis* (déesse de la vengeance) sera son dernier roman et l'ultime du cycle homonyme qui comprend précédemment *Un homme*, *Indignation*, *Le rabaissement*. Ce quatuor en contrepoint avec l'incroyable grande santé et tonicité de l'œuvre constitue la partie la plus sombre de l'auteur en constats lucides et tragiques sur l'inéluctable dégénérescence du corps, les maladies et l'horizon de sa finitude. *La bête qui meurt* (2001), livre poignant sur une femme atteinte d'un cancer du sein pourrait appartenir à ce cycle mais il est associé au Cycle Kepesh avec *Le sein* et *Professeur de désir*. Il y a des histoires que l'on aime raconter d'autres non ; gageons que Philip Roth n'ait rien voulu cacher de sa vérité et qu'il nous laisse un panel de scènes et d'innovations dont ne pourrions pas nous passer si l'on aime la littérature exigeante et provocatrice. Libre à chacun de préférer comme pour Shakespeare, la tragédie ou le drame, mais choisir la joie (donc la comédie) comme le dit Spinoza provoque une augmentation de la puissance de l'être. Le grand écrivain n'a par ailleurs jamais manqué d'une auto affirmation joyeuse. Le sens aigu de la provocation rajoute une jouissance supérieure dans la pratique des livres de Roth. Son premier recueil de nouvelles, *Goodbye Columbus* (1959) le fit fâcher avec une grande partie de sa communauté d'origine. Roth deviendra l'auteur considéré comme le plus terrible du roman juif américain. Dix ans plus tard, *Portnoy et son complexe* sera le livre scandale au succès immédiat puis vendu planétairement à quatre millions d'exemplaires. Portnoy, personnage onaniste, ne veut pas procréer pour continuer sa généalogie, telle est la condition de l'écrivain qui s'invente allègrement et avec *suffisance* un double à travers ses romans. Evidemment, il faut le rappeler, Roth n'est pas Portnoy, comme Sade n'est pas l'ogre Minski !



Philip Roth, Greenwich village, 1965

A plusieurs années d'intervalle, depuis mes vingt ans, reprendre ou découvrir un livre de Roth m'a remis dans le droit chemin de la liberté de création sans complexe, sans oublier le haut comique réparateur qui aère les poumons. L'exemple n'est à suivre qu'à la façon dédoublée et en identification non dupe. Mon premier livre de lui est *Le sein* (1972). Cette parodie mammaire de *La métamorphose* de Kafka - dont il visite la tombe l'année précédente la parution -, me plut beaucoup. C'était après *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, le premier texte à caractère érotique que j'eus entre les mains. A la suite de Kafka, nul comme Philip Roth n'a joué sur les failles que l'on peut imaginer entre fiction et réalité. Le jeu sur l'intériorité réflexive et l'inspiration littéraire lettrée, de l'écrivain américain nous amène plus loin que notre désir d'ironie pourrait le désirer. Les auteurs de Gargantua, Gulliver, Candide, Tristram Shandy, Ubu ou d'autres inclassables, question ironie ou outrance, n'ont plus qu'à bien se tenir. En introduction de son autobiographie *Les faits* (1988), Roth s'adresse ironiquement à son personnage Zucherman - double de lui-même dans une série de quatre livres précédents constituant *Zucherman enchaîné* -, et en conclusion du livre ce personnage répond à son créateur Roth et évalue la teneur de la confession que nous venons de lire, analysant les faiblesses qu'elle lui paraît contenir. Des faits aux failles - que l'écrivain ne nous épargne pas - il n'y a en français qu'un pas de consonance. Les circonvolutions fictionnelles avec ses doubles que se permet Roth prend une liberté jamais lue ni vue auparavant.

La trilogie Zucherman compilée en 1987 sous le titre *Zucherman enchaîné* (traduit de l'anglais *bound*, signifiant *relié*) comprend *L'écrivain fantôme* (la rencontre avec Bernard Malamud), *Zucherman délivré* (la célébrité ambivalente d'être écrivain), *La leçon d'anatomie* (la maladie de dos avec quatre femme à son chevet) et en annexe *L'orgie de Prague*, opus d'une centaine de pages. Le personnage Zucherman - l'homme sucré - plus créatif que son créateur ! - recrée lui-même son personnage ; façon pour Roth de perdre plus loin son lecteur et de redoubler l'effet de fiction. Ainsi l'écrivain fictionnel remet Philip Roth au rôle de figurant, d'assistant à son invention. Il a repris la parole à son auteur et lui tient la dragée haute. Ce double-là s'avère plus conscient que Roth et devient alors son démiurge. La pirouette est géniale, vertigineuse, jubilatoire voire angoissante dans le trouble des repères qu'elle *provoque*. Mais pas de fantôme ici, plutôt une extension pseudonyme à visée libératrice, dédoublement de personnalité joué en perspective romanesque à la joie de créer.

En 1983 Hermione Lee interroge Roth entre la publication de *Zucherman délivré* et celle de *La leçon d'anatomie* :

Qu'arrive-t-il à Philip Roth lorsqu'il se transforme en Nathan Zucherman ?

Roth : *Nathan Zucherman est un rôle. C'est là tout l'art de la représentation des identités ne trouvez-vous pas ? C'est un don romanesque fondamental. Zucherman est un écrivain qui veut être médecin qui adopte l'identité d'un pornographe. Je suis écrivain qui écrit un livre qui adopte l'identité d'un écrivain qui veut devenir médecin qui incarne un pornographe [...] Fabriquer de la fausse biographie, de la fausse histoire, confectionner*

une existence à demi imaginaire à partir de la vraie pièce de théâtre qu'est ma vie, c'est ma vie. Il faut bien qu'il y ait un certain plaisir à faire ce métier, c'est là-dedans qu'il se trouve.

Incarner ses identités multiples et ses bifurcations imaginaires n'est-il pas le summum de la liberté romanesque ? Le faussaire ne s'avèrerait-il pas le créateur le plus à proximité du réel ? Je retiens que c'est avec un certain plaisir que Roth avoue concevoir ses romans. CQFD.

Avec *Opération Shylock, une confession* (1995) le génie rothien du dédoublement amène le lecteur à frôler le délire insufflé par l'auteur qui se complait à brouiller les pistes de son récit. Philip Roth, a un double homonyme qui habite Tel Aviv, qui est antisémite et qui veut organiser un *allia* à l'envers en faisant émigrer les Juifs d'Israël en Pologne. Ce *doppelgänger* - double maléfique de l'écrivain - rend celui-ci paranoïaque et nous sommes emportés, vers les trois quart du livre, par un maelstrom de nonsense dont il est difficile de s'extraire et d'ainsi pouvoir finir le livre. Roth ayant réussi par ses procédés littéraires érudits à nous perdre dans une sorte d'abîme voire par une stupéfaction que provoquent certaines œuvres de Poe ou de Borges en maelstroms ou labyrinthes. Au diable si le lecteur suit ! A se demander si Roth ne joue pas à perdre volontairement le lecteur et à l'instrumentaliser dans une histoire qu'il ne devrait pas finir. L'histoire interminable que celle du double en paranoïa et folie traversées. Donc histoire squeezée, court-circuitée comme réalité ultime du roman qui entre les lignes n'en finit plus. Roth semble boucler la boucle de la fiction mais un dernier personnage va venir conclure la géniale fiction du grand écrivain américain.

Livre resté longtemps mon préféré de Roth, alors au sommet de son art (il a environ soixante ans) *Le Théâtre de Sabbath* (1997), met en scène un marionnettiste de *Central Park*, Mickey Sabbath saltimbanque, circassien, joueur et à la grande liberté sexuelle. A soixante-quatre ans, Sabbath garde son insolence, sa libido problématique et son humour. Ancien marin, il a connu tous les bordels de la planète. Mauvais mari, il a peut-être assassiné son épouse ! Marionnettiste scandaleux, il subit sa condition les doigts désormais tordus par l'arthrose. Douloureusement atteint au plus profond de lui-même et poursuivi par les fantômes de ceux qu'il a le plus aimés ou haïs ; il est pris dans une suite d'événements à la fois terriblement tragiques et excessivement drôles. C'est un personnage gargantuesque au cœur d'une farce grotesque. Roth reçoit pour ce roman le *National Book Award* (reçu aussi en 1960 pour *Good bye Columbus*).

Le complot contre l'Amérique (2006) reprend une mise en fiction de type dystopique. Le thème central est la montée et l'arrivée de Lindbergh au pouvoir aux Etats-Unis, alors que dans la famille des Levin, la tante se marie avec un rabbin qui soutient l'aviateur républicain allié aux fascistes. Le jeune Philip tout jeune (6 ans) et son frère aîné Sandy dessine des portraits de l'aviateur. Le père des deux garçons est farouchement opposé aux républicains et y voit une montée manifeste du nazisme. Un autre Philip, K. Dick, avait imaginé dans le roman dystopique *Le Maître du haut château* (1962) comment L'Allemagne et le Japon avaient envahi les

USA et s'étaient partagés L'Est et l'Ouest du pays. La lucidité fictionnelle de Roth sur l'avenir de son pays en proie au démon du fascisme ne faiblit pas.

Dans *Parlons travail* (2004), Roth réunit les textes où il s'est livré au jeu de l'entretien avec les écrivains qu'il admire, Primo Levi, Aaron Appelfeld, Isaac Bashevis Singer, Milan Kundera ou Edna O'Brien, il trace aussi le portrait de Bernard Malamud et opère une relecture de Saul Bellow son ami et modèle (prix Nobel pour *Herzog* en 1976). Autant de grands auteurs, pour la plupart juifs. Si Roth s'est dégagé de sa communauté familiale, il revient à l'influence de ses pairs et compile par là un condensé de littérature, de pensée, d'angles nouveaux en ramification fécondes et passionnantes réponses. Au travail, donc !

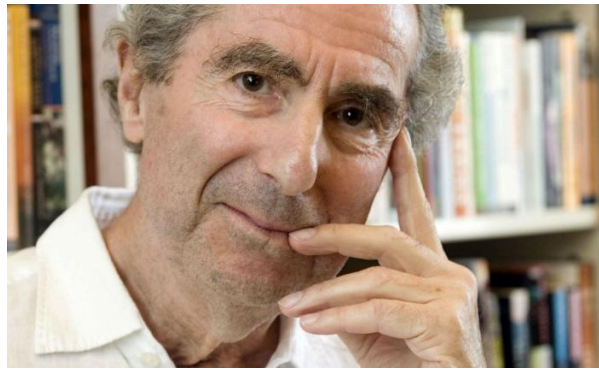


Lors d'une interview au *Gardian* en 2009

Revenons sur l'ironie suprême de Roth à faire apparaître Zucherman dans son autobiographie, *Les faits*. Entre les deux parenthèses que sont la préface du livre avec l'adresse de Roth à Zucherman et en postface la réponse de Zucherman à Roth, l'autobiographie centrale apparaît fade dans son filage de simples faits. Roth n'est jamais meilleur que dans ses constructions fictionnelles qui nous ravissent par l'échafaudage d'impertinence, d'invention et de provocations qui nous saisissent et nous laissent béats d'admiration. Comme souvent avec les grands créateurs de formes on se fiche éperdument de leur vie personnelle et de leur intimité ou quotidienneté sachant que la quintessence de leur vie ne se produit que dans leur œuvre et que les éclairages annexes biographiques seront pauvres et dérisoires. Nous sommes peînés d'apprendre sa dépression, sa séparation d'avec Claire Bloom ou son mal de dos chronique mais nous préférons la sublimation par l'art qui en est faite dans les livres. Comment compose-t-on un texte à partir des événements qui nous arrivent ? Le lecteur exigeant veut décrypter le processus de création, qui seul, paraît important même s'il tend à désacraliser l'œuvre. Dans le film *Philip Roth sans complexe* de William Karel en 2010, Roth fera remarquer que malgré sa réputation sulfureuse il n'y a pas de scènes de sexe explicite dans ses romans à part dans la trilogie Klepesh.

Aujourd'hui tu n'es rien d'autre qu'un texte en marche, phrase fatale et ironique que Zucherman adresse à Roth, son créateur, dans *Les faits*. Cela comme si sans ce *devenir texte*, l'auteur ne pourrait exister. Mais en abîme, le personnage parle de son existence fictionnelle tout en jouant sur l'ambiguïté. L'ironie de Roth est ici indépassable sachant l'écrivain fabuleux qu'il est dans la

vie réelle et qu'il n'est sûrement pas le premier à faire s'adresser un personnage à son auteur. Mais ici Zucherman devient le critique du livre depuis l'intérieur, corrige et juge son créateur et prend l'ascendant sur lui. Le double de l'écrivain le juge en surplomb. Le vertige atteint le lecteur jusqu'à l'absurdité mais aussi l'admiration d'un tel retournement. Le clone littéraire évolue désormais indépendamment en supplantant l'intention du personnage original sensé être maîtrisé par l'auteur. Auteur désormais dépendant du bon vouloir de son personnage à juger de sa capacité à faire ou non littérature. *Le texte en marche* dépasse son auteur, et Zucherman le lui dit, comme s'il orchestrait Roth. Le clone de Roth a pris les rennes, non pas du récit ou de la fiction, mais de l'obligation à ce que l'auteur le suive et le fasse exister comme un être à part entière. Le personnage ne voulant pas retomber dans les limbes, l'auteur n'est devenu rien d'autre que le texte dicté par son personnage.



Philip Roth à New-York, septembre 2008

Tout lecteur de Roth traverse son œuvre en retenant nombres de phrases ou de passages en vision et lucidité radicale. Avec *Exit le fantôme* (2009), lu d'une traite lors d'un séjour à Arcachon dans un appartement avec vue sur mer, et depuis relu, l'écrivain fait apparaître Nathan Zucherman une dernière fois. *L'écrivain fantôme* était la première apparition de Zucherman en 1979, *Sortie du fantôme*, la dernière avec la référence au pied de la lettre à *Hamlet*. Il y a un dialogue régulier d'*Exit le fantôme* entre Elle et Lui. Elle un jeune étudiante de 23 ans lui un homme ayant dépassé les soixante-dix ans encore insolent, provocateur qui fait confier à son interlocutrice sa sexualité de jeune adolescente. Après une série de dialogues réjouissants de dévoilement, Lui, donne rendez-vous à Elle dans son appartement new-yorkais et lui pose un lapin à la dernière page. Ultime pirouette inattendue.

Ecrire après Philip Roth ne fait-il pas de ses suiveurs, des écrivains fantômes, des revenants, des doubles pour qui il s'agit de trouver une sortie ironique en *redoublement* de littérature ?